P.M. CURRIE, *The Shrine and Cult of Muʿīn al-dīn Chishtī of Ajmer*. Oxford University Press, Delhi, 1989 (Réimpression Oxford India Paperbacks, 1992). 22 × 14 cm, XII + 220 p. bibl., index, 1 carte, 1 fig.

Muʿīnu'd-Dīn Čištī (environ 1140-1235) introduisit en Inde au début du XIIIe siècle la confrérie soufie Čištiyya, l'ordre mystique le plus spécifique de l'islam indien ; il devint le grand saint patron de l'Inde musulmane, protégeant en particulier la dynastie moghole ; Indira Gandhi elle-même jugeait politique de faire un pèlerinage sur sa tombe. En dépit (ou plutôt à cause) de cette célébrité, ce saint n'avait jamais fait l'objet d'une monographie critique : même sa notice dans la deuxième édition de l'*Encyclopédie de l'Islam* est sujette à caution. La présente thèse préparée à Oxford sous la direction de Simon Digby (un grand connaisseur du soufisme indien) et soutenue en 1978 comble heureusement cette lacune : elle n'étudie pas seulement le « sanctuaire et le culte » de ce saint comme le suggère un titre trop modeste ; c'est une véritable histoire critique de sa légende et des institutions liées à son culte. Un premier chapitre sur le « rôle des saints dans l'islam » replace cette étude dans le contexte global du monde musulman. Les suivants sont consacrés à l'histoire, aux rites du pèlerinage et enfin aux desservants de la tombe et à leurs revenus.

Le second chapitre passe au crible les documents concernant la biographie du saint pour montrer leur pauvreté étonnante : on ne sait ni quand (entre 1135 et 1140?), ni où il est né ; il vécut un moment au Siğistān (d'où sa *nisba* Siğzī). Il tenait sa vocation mystique d'un certain Ibrāhīm Qundūzī et fut formé par ʿUṯmān Harwānī (personnages inconnus par ailleurs) dans la région de Balkh et de Samarkand. Il voyagea ensuite dans le monde musulman (on ne sait où, mais pas à La Mecque contrairement à la légende). Il se rendit en Inde et s'installa à Ajmer au Rajasthan au début du XIIIe siècle après la conquête de l'Inde par les Ghorides : la légende veut qu'il les ait précédés et ait facilité leur victoire ; il est certainement arrivé après l'établissement du sultanat de Delhi par Iltutmiš en 1210. Il alla s'installer à Ajmer dans la région stratégique du Rajasthan ; il intronisa son successeur, Quṭbu'd-Dīn Baḫtiyār Ušī (ou Kākī) à Delhi, capitale du nouvel Empire musulman. Il mourut et fut enterré à Ajmer vers 1235 à l'âge de 97 années lunaires.

Comment des données aussi réduites ont-elles pu donner naissance à une hagiographie légendaire très détaillée mais purement légendaire? C'est l'objet du brillant chapitre 3 : il retrace le développement de la légende à partir du milieu du XIVe siècle dans des ouvrages hagiographiques peu fiables et même dans des traités franchement apocryphes ; il montre comment cette légende est une justification rétrospective du succès religieux et politique obtenu par la confrérie Čištiyya à Delhi à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle sous la direction de Niẓāmu'd-Dīn Awliyā' (1239-1325).

Le chapitre 4 retrace l'histoire du sanctuaire qui s'est développé autour de la tombe de Muʿīnu'd-Dīn : il rappelle à juste titre la grande contribution des Moghols, en particulier de l'empereur Akbar (1556-1605) qui s'y rendit à pied en pèlerinage et le dota richement, car il tirait sa légitimité de la confrérie Čištiyya et lui attribuait (par l'intermédiaire de Salīm Čīštī de Fatehpur Sikri) la naissance d'un héritier : l'ouvrage montre bien que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les Moghols n'ont pas totalement innové : ils ont repris les précédents des sultans du Malwa et du Gujarat qui dominèrent la région d'Ajmer avant qu'elle ne fût conquise par les Moghols. Les chapitres suivants contiennent aussi des données historiques intéressantes, notamment sur la généalogie des desservants et sur les donations faites au sanctuaire.

BCAI 11 (1994) P.M. Currie: The Shrine and Cult of Muʿīn al-dīn Chishtī of Ajmer, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Le chapitre 5 sur le « pèlerinage à Ajmer » est précis sur les lieux visités, notamment lors de la fête annuelle (*ʿurs*), et sur les rites qui s'y déroulent. Il analyse les motivations des dévots. Peut-être aurait-il fallu creuser la dimension sociologique.

Le reste de l'ouvrage concerne les desservants du sanctuaire et les finances. Il est d'une grande richesse documentaire, passant une fois encore au crible toutes les données accessibles : parmi ces dernières, les plus intéressantes sont peut-être les comptes rendus des procès entre les différentes factions des desservants, depuis l'époque d'Akbar, pour le contrôle et le partage des revenus. Le service ordinaire du sanctuaire est assuré par les « serviteurs », *ḫuddām* (sing. *ḫādim*), qui se présentent (sans preuve) comme les descendants du saint ; ils sont aujourd'hui au nombre de 1 400 en comptant femmes et enfants ; ils se partagent les services et les gains selon un système de rotation complexe. L'un d'eux, le *saǧǧāda nišīn* ou *dewān*, a un rôle (et un revenu) éminent en tant que successeur spirituel du saint : il est le responsable du déroulement des rites. Jusqu'au règne d'Akbar, il était aussi l'administrateur du sanctuaire : depuis lors cette charge est assurée par un administrateur (*mutawallī*) qui n'est pas forcément un musulman. Cet administrateur doit gérer les revenus tout à fait considérables de l'institution et rémunérer la foule de spécialistes qu'elle emploie : enseignants, lecteurs du Coran, exécutants de chants mystiques, musiciens, fleuristes, porteurs d'eau... L'auteur indique au passage les lacunes de cette documentation (en particulier seule la comptabilité des années récentes est accessible) : il reste, comme il le souligne en conclusion, beaucoup de recherches à faire sur l'administration et les finances du sanctuaire et sur sa politique interne qui met aux prises les factions de ses desservants.

Cette brève monographie restera une référence indispensable sur Ajmer. Animé d'un sens critique aigu, l'auteur est toujours précis et clair ; les index détaillés (personnes, lieux, sources) en rendent la consultation facile ; on apprécie particulièrement les longues citations (en traduction) de textes persans dispersés difficilement accessibles. On regrette que l'auteur n'ait pas remis à jour la bibliographie de cette thèse soutenue en 1978 : signalons les plus importantes des publications récentes qui la complètent : « The Sufi Shaikh as a Source of Authority in Mediaeval India » dans *Islam et Société en Asie du Sud*, éd. par M. Gaborieau, Paris, EHESS, 1986, p. 57-77 ; les articles de I.H. Siddiqi, « Early Chishti Dargahs », de S.A.I. Tirmizi, « Mughal Documents Relating to the Dargah of Khwaja Muʿinuddin Chishti », et de S.L.H. Moini, « Rituals and Customary practices at the Dargah of Ajmer » dans *Muslim Shrines in India*, Delhi, Oxford University Press, 1989, p. 1-23, 48-59 et 60-75 [51].

Marc GABORIEAU
(Paris, CNRS/EHESS)

51. Voir le compte rendu de cet ouvrage ci-dessus, p. 93.

BCAI 11 (1994) P.M. Currie: The Shrine and Cult of Muʿīn al-dīn Chishtī of Ajmer, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Carl W. ERNST, *Eternal garden. Mysticism, History and Politics at a South Asian Sufi Center*, with a foreword by Annemarie Schimmel. State University of New York Press, Albany, 1992. 23 × 15 cm, XXXI + 381 p., 6 tabl., 5 cartes, 17 photos, bibliogr., index.

Le Deccan (indo-persan *dakhan*, terme dérivé du sanscrit signifiant sud), plateau continental au sud du sous-continent indien, fut soumis par le sultanat de Delhi au début du XIVe sous les Ḫalǧī et les Tuġluq. Il acquit dès 1347 son autonomie avec la dynastie turque des Bahmanides qui se rapprocha de plus en plus de l'Iran : au tournant des XVe et XVIe siècles l'Empire bahmanide éclata en cinq sultanats (Khandesh, Ahmadnagar, Bidar, Bijapur et Golconde) qui devaient être progressivement absorbés dans l'Empire moghol au cours du XVIIe siècle. Le Deccan fut le creuset d'une culture indo-musulmane composite originale : aux éléments dérivés du sultanat de Delhi s'ajoutèrent des emprunts directs aux pays arabes et à l'Iran comme aux cultures locales (sans compter la présence des Abyssiniens qui furent politiquement influents). Le développement du soufisme dans le Deccan fut modelé par ces influences diverses (on y trouve par exemple la confrérie iranienne Niʿmatu'llāhiyya qui est absente du Nord). L'étude du soufisme au Deccan avait été négligée jusqu'aux années 1970. Richard Eaton fit un travail de pionnier en étudiant les soufis qui, centrés dans la ville de Gulbarga, la première capitale des Bahmanides, ont fait la réputation du sultanat de Bijapur [52] ; cette recherche a été récemment élargie par Muhammad Suleman Siddiqi dans son livre sur les soufis de l'Empire bahmanide [53].

Le présent ouvrage innove par le lieu d'enquête choisi, les sources utilisées, et par la méthode employée. Carl Ernst a choisi comme objet de recherche un complexe religieux de la confrérie Čištiyya à Khuldabad, près d'Aurangabad ; au moment de la dissolution de l'empire bahmanide il fut inclus dans le sultanat d'Ahmadnagar et jouit en même temps du patronage du sultanat voisin de Khandesh, dont la capitale Burhanpur était nommée d'après le saint fondateur du complexe de Khuldabad, Burhān al-dīn Ġarīb Čištī (m. 1337). L'auteur a trouvé là un corpus hagiographique jusqu'ici négligé ; il l'a complété par des documents d'archives administratives ; il a ainsi formé un ensemble important de sources nouvelles. Enfin, il n'a pas voulu, à la différence de P.M. Currie [54] et de Richard Eaton dont il se démarque explicitement, faire une histoire « objective » du soufisme dans le Deccan ; il se propose de « présenter une méthode pour lire les textes soufis de façon historiographique » (p. XXVIII). Cette préoccupation nous donne la clef de l'aspect déconcertant de ce volume : tout en présentant une masse de documents nouveaux, il est essentiellement consacré à des problèmes d'interprétation, et il est difficile d'y retrouver le fil du récit historique. Après un avant-propos d'Annemarie Schimmel et une préface où l'auteur explique ses intentions, l'ouvrage comprend trois parties.

52. Richard Maxwell EATON, *The Sufis of Bijapur, 1300-1700 : Social Roles of Sufis in Medieval India*, Princeton University Press, Princeton, 1978.

53. Muhammad Suleman SIDDIQI, *The Bahmani Sufis*, Idarah-i Adabiyat, Delhi, 1989.

54. Voir, ci-dessus p. 96, le compte rendu de son ouvrage sur Muʿīnu'd-Dīn Čištī.

BCAI 11 (1994) P.M. Currie: The Shrine and Cult of Muʿīn al-dīn Chishtī of Ajmer, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net